

Lien :

https://offtopicmagazine.net/2021/12/15/jeremy-lirola-mock-the-borders/?fbclid=IwAR0gArCcrk6ukU_yAIYkQvAxWESJHwbA9HaxrRSV7dt97Ee59edDmrGCgn4

Traduction : Davide Le Léap.

Je ne voudrais pas que les déclarations d'estime profonde envers Ornette Coleman et le titre "*Mock the borders*" du contrebassiste français Jeremy Lirola soient considérés comme des éléments trompeurs et préjudiciables à l'écoute de cet album. Car Coleman, même six ans après sa mort, continue à provoquer des réactions extrêmes parmi les connaisseurs du jazz. Le Free jazz, d'ailleurs, a été selon certains comme un météore, un projectile perdu sans direction explicite. À vrai dire, pour ce qui concerne précisément *Mock the borders*, il n'y a pas à s'inquiéter. Aucune *Harmolodie* ne va venir troubler le sommeil paisible des puristes, et aujourd'hui la musique de Lirola ne fait qu'effleurer l'univers colemanien, en trouvant un accord parfait entre les **broderies harmoniques** du free et la musique tonale.

Lirola, qui en est à son deuxième album comme leader, toujours pour le remarquable label *La Buissonne*, comprend bien comment le sujet de la limite à dépasser a déjà été abordé pendant les années 60 et 70. Une fois cette limite atteinte, il importe de savoir revenir en arrière, avancer davantage en parallèle le long de cette *frontière*, revenir de quelques pas, se pencher sur certains endroits négligés par la précipitation de la recherche de nouveautés.

En résumé, chercher quelque chose de différent, qui ne soit pas seulement un système non harmonique, un "**interdit d'interdire**" comme seule et véritable révolution du futur. C'est dans ce travail que la recherche **intégrative** proposée par Lirola, celle de regarder vers le futur sans oublier la leçon du passé, trouve une profondeur de niveau très intéressante, des fragments poétiques déversés le long du chemin, quelque chose en définitive qui ne fasse jamais perdre le chemin parcouru.

L'album de Lirola n'est pas un travail facile. Il semble tantôt que la musique cogne avec force le présent, tantôt qu'il y ait carrément un regard chargé de nostalgie vers le passé. **Cela nous laisse penser** que la limite mentionnée par le titre de l'album puisse être aussi autre chose, par exemple celle marquée par le langage verbal. Ce que les mots ne peuvent pas exprimer, car bloqués par leur nature même, par la crainte d'une banale erreur gênante ou par un malentendu. Au delà de la limite des paroles, il y a d'ailleurs un autre univers, celui des sons où les phénomènes qui se produisent ont des formes différentes. *Mock the Borders* se compose, outre la contrebasse de Jeremy Lirola, du saxophone de Denis Guivarc'h et de la batterie de Nicolas Larmignat - qui étaient déjà présents dans l'album précédent *Updown desire* - et du piano de Maxime Sanchez.

Le début est d'une beauté fulgurante, avec l'intro *Mock the lines* et le sax qui caresse les notes lunaires du *Nord*, dans une atmosphère nocturne et suspendue. *Living symbols* semble parcourir le même modèle indiqué jusqu'à présent, avec la contrebasse à la place du sax et qui propose des motifs de gammes envoûtants. Mais une minute après le début, le morceau passe à la vitesse supérieure, le rythme accélère, jusqu'à permettre l'entrée du saxophone qui change d'aspect par rapport au mouvement précédent. Le caractère sonore rappelle celui d'un groupe fusion, avec un piano qui s'éloigne un moment pour laisser la place au trio basse - batterie - sax. Quand le piano est de retour dans le jeu, il le fait avec un solo bien conduit mais assez traditionnel. On est donc, à ce moment encore, en deçà de toutes les limites possibles.

Danced Border se présente avec une rythmique étrange, presque comme une marche, et le morceau constitue un terrain d'exploration pour le piano de Sanchez qui conduit un solo pendant plus de la moitié de la durée du morceau, pour ensuite être doublé par le sax vers la

fin.

Sensitive Border s'ouvre avec la contrebasse qui avance agilement sur une base assouplie par un découpage rythmique très régulier et par un piano très délicat. Une petite perle subtilement romantique dans ce disque, capable toutefois d'offrir plus de trois minutes d'émotivité apaisante.

On arrive ensuite à *Ghost Dance*, et c'est là que les choses se compliquent. Le titre fait référence à la "Dance" homonyme composée par Max Roach en 1996, mais c'est précisément ici, dans ce morceau d'une durée d'une dizaine de minutes, qu'on peut tester les possibilités du travail de Lirola. Sur ce fil de laine qui nous rapproche des fameuses limites dessinées par Coleman, la progression est circonspecte, un pas à la fois. Au début, la contrebasse et la batterie gardent bien ancré le développement musical, avec une rythmique que j'oserais définir rassurante, mais c'est le piano qui, en premier, va au delà.

Sanchez abandonne les sentiers les plus prévisibles et se jette dans des chemins de traverse, où le sax le suit de part et d'autre de la limite tonale. Ce n'est jamais un saut définitif en terre étrangère, mais plutôt un cheminement en équilibre entre les deux mondes. L'impression déjà évoquée précédemment se confirme, c'est-à-dire que Lirola et son groupe sont à la recherche d'une route parallèle qui avance le long de la frontière et qui aborde quelques pas de danse à cheval sur la barrière qui sépare le mainstream de l'avant-garde.

Une sorte de troisième voie, qui apparaît comme une évocation spirituelle dans le morceau *Red*, où l'improvisation cherche ses marques dans un hyper réalisme presque hallucinatoire.

Black semble vouloir récupérer un rythme plus adapté, une percussivité flamboyante sur laquelle piano *Nord* et sax tentent de construire un profil free avec plusieurs notes de tensions, et avec un final qui se rapproche du mood de Coleman dans ses meilleurs moments.

White n'a aucune intention d'abandonner le carrousel sur laquelle on tourne. L'atmosphère devient par contre plus souple et plus urbaine. On entend même un court dialogue à deux, contrebasse et batterie. On continue avec un unisson entre *Nord* et sax jusqu'à la fin.

Yellow constitue un autre petit entracte avec des accords de piano un peu bluesy. C'est le signal du retour, l'éloignement du chaque tension mise en évidence jusqu'à présent.

Le morceau qui suit semble être, au moins au début, le plus linéaire de tout l'album, *Essai Eternel*. Le déroulement est inopinément presque classique, avec un saxophone qui semble soudain être autre chose et qui est ponctué par des accords de piano sans voicings particuliers, comme s'il s'agissait d'accompagner le thème d'une chanson mélancolique. Mais au bout de quelques longues minutes, la batterie entre discrètement dans une série de percussions plus rythmées qui entraînent avec elles les autres instruments. On passe ainsi d'une consonance presque romantique à une série réitérée de sons obsédants et dissonants. Un morceau vraiment très emblématique.

L'album se termine avec la reprise du morceau initial, *Mock the end lines*, légèrement plus prolongé par rapport au morceau introductif.

Lirola montre qu'il est une sorte de satellite errant, avec cet album, en se promenant sur des limites qu'il dépasse de temps à autre, mais en liant sa propre recherche à une curiosité qui ne peut que mener à des méditations réflexives sur le futur du jazz. Tantôt sa vision devient floue, tantôt elle paraît plus lucide qu'une exégèse philosophique. C'est en définitive son chemin personnel, et il constitue aussi le risque qu'il a décidé d'entreprendre avec courage, parfois en suivant la ligne de la frontière, parfois en la dépassant.